

# après le dernier round

**Ancien champion du monde des super coqs, Fabrice Bénichou a tenté, à près de 40 ans, un improbable come-back – resté inachevé – au Panama avant de raccrocher définitivement les gants. Retour sur une carrière KO-tique.**

Son léger zozotement lui a attiré la sympathie du public. Mais Fabrice Bénichou, c'est avant tout une candeur, moquée par certains, dont il ne s'est jamais départi. S'il est vrai que la naïveté se révèle au fil des trahisons, alors l'homme aura été démesurément naïf. Bénichou n'a jamais été un truqueur, un roublard, un bluffeur. Mais cette générosité a coûté très cher à celui qui détient l'un des plus beaux palmarès de la boxe française, avec trois titres mondiaux et cinq européens, glanés de 1988 à 1995.

Bénichou naît à Madrid en 1965, au cours d'une des tournées de son père, ancien de la Légion reconverti en fakir, qui lui impose une vie d'errance dans une troupe de cirque. Avant l'âge de 14 ans, il a déjà vécu dans une vingtaine de pays et appris six langues. Acrobat, contorsioniste, yogi, il se forge un physique. Enfant, il est d'un naturel accrocheur. Au cours d'une bagarre au foot en Israël, il étend un adversaire. Un entraîneur de boxe qui assiste à la scène persuade son père qu'il a des bras d'or. Revenu en France, s'il n'est pas considéré comme un espoir sérieux, il ne se laisse pas gagner par le doute et y trouve une source de motivation supplémentaire : « Avec ce que j'avais vécu, je clamais tout fort que j'allais devenir champion du monde. Les autres ils rigolaient ». Cette confiance, cette assurance ne le quittent pas, au contraire de la fédération française qui ne croit pas en lui. Il doit s'exiler pour poursuivre son ascension : « La première fois que je suis devenu champion d'Europe, j'avais une licence du Luxembourg... »

Il est rapidement apprécié des spectateurs pour le courage, la ténacité et la dignité qu'il affiche. Son courage, quand, challenger au titre continental des coqs devant le nordiste Thierry Jacob, il est nettement dominé, mené aux points et doit affronter les 3000 spectateurs de Calais qui hurlent des insultes antisémites. Au neuvième round, il parvient enfin à terrasser

l'enfant du pays et gagne le respect de la foule. La ténacité, dont il a toujours fait preuve pour affronter les coups sans fléchir et revenir au combat, même touché. Sa dignité, qui lui permet aujourd'hui de résister aux sirènes de la télé-réalité malgré des offres mirobolantes pour un homme dans sa situation. Ses déclarations fracassantes de l'époque et ses tatouages flamboyants contrastent avec son humilité de toujours : « Je faisais ça pour le show. Au fond de moi, j'étais terrifié. Je faisais le méchant pour attirer les gens et remplir les salles. Je me mettais tellement de pression que pour ne pas passer pour un con je donnais tout ce que j'avais. Quand je me suis cassé la gueule, ils m'ont pas raté au virage ».

Durant ses meilleures années, Bénichou enchaîne les coups d'arrêt et les résurrections sur le ring sans prendre le temps de profiter de ses succès. Il confesse : « J'étais trop jeune, je n'avais pas conscience. Tu réalises que tu as été champion du monde une fois que tu as perdu ton titre. Au moment où tu veux en profiter, tu te retournes, tu n'as plus rien ». Sa carrière est en dents de scie : le meilleur, avec le combat héroïque contre le Colombien Mendoza, perdu aux points en 1990 à Bercy, les huit victoires d'affilée remportées après l'annonce de son premier retrait des rings en avril 1995. Et le pire, comme le K-O subi dès la troisième reprise face à l'Italien Belcastro pour sa première défense de titre mondial ou le combat perdu contre Armand, dans un lieu insolite, le Palace, la boîte la plus branchée du Paris de l'époque. Lui qui s'est toujours tenu à l'écart des négociations financières vit, comme dans un tunnel, une existence vouée à un entraînement épuisant et rythmée par de rares incursions dans le cercle enchanté : « Je n'ai jamais su combien je touchais pour chaque combat, ça ne m'intéressait pas. Je vivais la belle vie, mes impôts étaient payés, je ne posais pas de questions ». Ses contrats ont pourtant engraisé pendant des années managers, magnats de la boxe et autres intermédiaires. Sa vista et son intuition, ils les a réservés à ses adversaires, et son entourage a profité indûment de son succès. Bénichou n'est ni la première ni la dernière victime de ce système mafieux.

Comme tant d'autres, il s'est heurté à la réalité d'un boxing-business dont les rouages restent obscurs, microcosme basé sur le profit qui dépasse bien largement l'entendement du champion.

Dès 1995, Bénichou est sur le reculoir, comme désaxé. Il a perdu ce petit quelque chose qui le faisait avancer. La tentation, lancinante, de se carapater ne va plus le quitter. Il se dérobe de plus en plus à l'entraînement, sent confusément qu'il est cramé mentalement mais ne se résoud pas à jeter l'éponge. Après la défaite de trop contre l'Anglais Oliver, par arrêt de l'arbitre, il fond en larmes un soir de janvier 1998 et annonce sa décision de mettre une seconde fois un terme à sa carrière. « Je voulais perdre. Par lassitude, j'ai agi de manière égoïste en oubliant ceux qui m'avaient aidé. La gloire, la popularité ne suffisaient plus » affirme-t-il. Ce glissement progressif mais inexorable va le conduire à plusieurs années de dépression, après son deuxième retrait des rings. Quand la poule aux œufs d'or ne pond plus, on la délaisse. Cueilli à froid, il encaisse les coups bas des amis qui disparaissent, vivote un temps avec un emploi offert pour « services rendus » par le conseil général des Hauts-de-Seine. Abandonné par tous, ruiné, il réalise bien tard que, dans sa nouvelle vie, il n'existe pas d'arbitres pour sanctionner les fausses promesses et les tromperies, pas de protège-dents pour encaisser un divorce douloureux et pas de soigneurs pour panser les plaies d'argent. Compté par la vie, il fait l'ascenseur, se relève plusieurs fois pour mieux rechuter. Au total sept ans presque seul, dans son enfer personnel, qui le mèneront à une tentative de suicide : « J'ai vécu des douleurs qu'on ne peut pas imaginer. Psychologiquement, je suis tombé très bas. Je passais des journées entières devant ma télé ou dans ma voiture, en buvant. » Aujourd'hui hébergé par des amis, il ne s'est pas fixé, se considère « comme un SDF ».

Avec comme un goût de cendres dans la bouche, à 39 ans, il veut croire qu'il n'est pas à la ramasse, que son destin pugilistique n'est pas accompli. « Je sentais que je n'étais pas complètement libéré de quelque chose ». Mais, en ces temps de Boxing-mania, sa place n'est plus en France.

Son museau a beau s'être poivré, Bénichou décide quand même de rallonger la distance et choisit une destination exotique : le Panama, pays où il a déjà combattu au milieu des années 1980 et où son image ne sera pas sa faiblesse. Surtout, c'est là que Bénichou père s'est installé, désormais propulsé vedette de la télé par ses dons de guérisseur. La perspective de renouer avec la figure paternelle pour cicatriser et retrouver un sens à l'existence ne fait pas passer son retour à la boxe au second plan. Si ce baroud d'honneur est une occasion à saisir pour se reconstruire, il se prépare tout de même sérieusement pour des combats qui doivent lui offrir une nouvelle chance mondiale. Mais au fur et à mesure, s'opère en lui une prise de conscience : il n'a plus envie de se battre. Il va lentement laisser mourir en lui l'étincelle. Comme pour beaucoup de reconquêtes, le but n'était pas une fin en soi, c'est le chemin qui a été riche en enseignements. Pour la demi-finale mondiale, disputée en terrain hostile, il tombe dans un piège et est ouvert à la tête à deux reprises sans que l'arbitre ne bronche. Préférant abandonner, il fait ses adieux définitifs sans être allé au tapis.

« Je ne suis pas aigri, ces leçons de la vie, j'en tire un certain profit aujourd'hui. Elles font mal c'est vrai, ça aurait pu mieux se passer mais elles me mettent en garde contre l'être humain. » Bénichou, qui survit avec son RMI, n'envisage pas à l'avenir de devenir entraîneur, le monde de la boxe étant « pourri » selon lui. Il tente d'offrir ses services à un monde du cinéma qui l'a employé à plusieurs reprises en intérim. La tête bien en équilibre sur des trapèzes saillants, il ne veut plus vivre dans le vide. « J'ai plein de choses encore à prouver ». Il ne veut pas craindre les vents mauvais et, sans se résigner, confie : « Si le ciné ne marche pas, je ferais bien de la garde rapprochée de personnalités. Que Dieu me garde. »

Septime Meunier  
Photographie Ouidade Soussi-Chiadmi

Fabrice Benichou, 41 ans, boxe